

Quand Dieu se tait

... **Stjepan Kusar**, Genève
Théologien

Il y a dans la vie du croyant des situations où il expérimente le silence, voire l'absence de Dieu. Cela peut se manifester dans la prière comme à travers les vicissitudes de la vie. La souffrance du corps et de l'âme fait alors parfois surgir des questions sans réponse : « Mon Dieu, pourquoi cela ? et jusqu'à quand ? où es-tu ? pourquoi m'as-tu abandonné ? » On essaye de prier, mais on a l'impression que les mots et les sentiments, les pensées et les gémissements retombent sur nous encore plus lourdement.

Il semble bien que notre époque et notre culture soient propices à nous conforter dans l'idée de l'absence de Dieu. Des fragments de « culture chrétienne » flottent ici et là dans nos sociétés, se mélangeant et se combinant à des parcelles d'autres traditions religieuses et culturelles. Et même lorsqu'on adhère au constat d'un nouveau « ré-enchantement du monde », on ne manque pas de faire l'expérience de la non-expérience de Dieu qui se cache dans son silence. Le nom même de « Dieu » semble avoir perdu toute signification. Il est donc tout à fait compréhensible que l'on cherche d'autres voies d'issues dans

les sagesse orientales, caractérisées par une « culture de silence » (zen), apparemment sans transcendance et sans Dieu : on est religieux, mais sans croire en Dieu.

Le mot devenu nom

Le nom de « Dieu » résonne-t-il et évoque-t-il encore quelque chose dans les profondeurs de l'âme ? Naguère, on parlait de « l'éclipse de Dieu » (Martin Buber) dans les arts modernes, dans la philosophie ou dans la vie quotidienne... Si aujourd'hui on ne veut pas rejeter ce nom, ni lui concéder une simple « existence langagière » enfermée dans nos dictionnaires, on se doit de l'appréhender comme la trace de celui qui autrefois était présent : Yahvé, au sens biblique, qui est là pour nous aujourd'hui et sera encore là demain.¹ Le nom de Dieu compris comme une trace, peut-il nous aider à comprendre son silence et sa parole quand elle se donne ?

M. Buber nous donne une indication. Dieu « est le mot plus chargé de tous les mots humains. Pas un qui n'ait été aussi souillé, aussi lacéré. C'est précisément la raison pour laquelle je ne puis y renoncer. Des générations humaines ont déchargé le poids de leur vie angoissée sur ce mot et l'ont écrasé - il gît dans la poussière, chargé de toutes leurs pesanteurs. Les hommes, avec leurs divisions religieuses, l'ont déchiré. Ils ont tué pour lui et pour lui ils sont morts. Il conserve l'empreinte de leurs

Il faut le croire : Dieu est capable de supporter et d'accepter l'expression de notre déception et les plaintes que nous lui adressons ; son silence est le signe d'une altérité qui nous échappe toujours. Il nous invite à l'accepter, à abandonner nos préjugés sur lui, comme lui nous accepte dans notre vérité.

1 • Dans son beau et dense livre *Le problème de Dieu. De la Bible à l'incroyance contemporaine* (Centurion, Paris 1965) **J.C. Murray** explique le nom Yahvé comme une promesse révélant son immanence dans l'histoire (présence), sa transcendance à l'histoire (mystère) et sa transparence à travers l'histoire (connaissance) ; il en donne cette traduction : « Je serai là, comme qui je suis, je serai là » (cf. pp. 24-30).

doigts et leur marque sanglante. Où trouverais-je un mot qui lui ressemblât, pour qualifier le Très-Haut ?

» Si j'utilisais le concept le plus pur, le plus lumineux, tiré de la chambre secrète des trésors de la philosophie, je ne pourrais guère saisir que l'image d'une pensée inconsistante et sans ancrage ; mais je passerais à côté de tout ce qu'il y a d'authentiquement présent dans ce que vise la pensée et que toutes les générations ont honoré et humilié par leurs vies et leurs morts incroyables. Je pense à Lui auquel songe la multitude torturée en enfer et qui aspire au ciel.

» Certes les hommes dessinent des figures grotesques qu'ils signent du nom de Dieu, ils s'entretiennent et prétendent que c'est "en son nom" ; mais lorsque s'écroulent la folie et l'imposture, lorsque dans la pénombre la plus solitaire ils se retrouvent face à Lui et ne parlent plus de "Lui, Lui" mais soupirent "Toi, Toi !" lorsqu'ils s'écrient "Toi !" et qu'ils ajoutent ensuite "Dieu", n'est-ce pas le vrai Dieu qu'ils appellent tous, l'Unique Vivant, le Dieu des hommes de l'enfance ? N'est-il pas celui qui les entend ? Celui qui les exauce ? Et le mot Dieu, le mot de l'appel, le cri devenu Nom, n'est-il pas ainsi devenu sacré dans toutes les langues humaines et pour tous les temps ? Nous devons respecter ceux qui le honnissent parce qu'ils se révoltent contre l'injustice et le scandale qui invoquent si volontiers une procuration divine, mais nous ne pouvons pas les suivre. Et de même, avec quelle facilité pouvons-nous comprendre les raisons pour lesquelles certains proposent de renoncer momentanément à parler des choses "dernières" ! Ils veulent que les paroles dévoyées puissent être ressuscitées, mais on ne peut leur rendre la vie de cette manière. Il n'est pas en notre pouvoir de purifier le mot Dieu, pas plus que de lui restituer son intégrité, mais nous pouvons, tel

qu'il est, souillé et déchiré, le relever de terre et le dresser pendant une heure de grande inquiétude. »²

Se dire dans la prière

À l'évidence, l'expérience du silence et de l'absence de Dieu dépend des relations et des comportements de ceux qui appellent Dieu. Il se peut que dans notre langage, Dieu soit réduit au niveau « d'objet de discours » ; notre regard l'a ramené à notre mesure et ne lui permet pas de se montrer comme un appel à notre liberté. Cet appel fait naître une réponse à la deuxième personne du singulier : la prière, qui est le lieu de la présence silencieuse et éloquente, douce et forte de Dieu.

Buber unifie l'expérience de la modernité et de la foi biblique, ce qui nous permet de considérer le trésor biblique et d'y chercher des éléments de réponse à notre question. Il nous montre aussi par où commencer : il s'agit d'exprimer à Dieu avec sincérité sa propre expérience.

Au temps de la sécheresse et de la famine, le prophète Jérémie s'écria : « Espoir d'Israël, Yahvé, son Sauveur en temps de détresse, pourquoi es-tu comme un voyageur qui fait un détour pour la nuit ? Pourquoi ressembles-tu à un homme hébété, à un guerrier incapable de sauver ? Pourtant tu es au milieu de nous, Yahvé, et nous sommes appelés par ton nom. Ne nous délaisse pas ! » (14,8 ss.). Jérémie, ce solitaire au milieu de son peuple, n'a pas trouvé d'écoute auprès

2 • *Eclipse de Dieu. Considérations sur les relations entre la religion et la philosophie*, Nouvelle Cité, Paris 1987, pp. 12-14; cf. aussi *Fragments autobiographiques*, Stock, Paris 1985, pp. 96-98.

de ses contemporains ; pour eux, son Dieu est lointain et incompréhensible. Du reste, pour le prophète lui-même, Dieu demeure un étranger, un voyageur : pendant la journée, il est continuellement en mouvement ; la nuit, il se repose, caché et introuvable. Or un guerrier qui ne peut pas aider n'est pas un vrai guerrier ! Il est sa propre négation. Des images lourdes, pour une expérience d'un Dieu caché et muet.

Jérémie en explique la raison : on ne peut plus croire en un Dieu sauveur, porteur d'espérance, quand on regarde la vie de ceux qui se réfèrent continuellement à lui. A présent, il nous faut supporter son absence. Il nous faut aussi la dire en toute clarté, car seule la reconnaissance de la vérité libère la parole.

Voilà la prière essentielle, qui exprime une confiance nouvelle, signe que Dieu est présent et qu'il peut nous donner la force et l'endurance.

Le vacarme des hommes

C.S. Lewis décrit l'enfer comme le « lieu » par excellence de l'absence de Dieu ; une contrée de bruit, de vacarme insupportable. Dieu s'y tait. Jésus aussi s'est tu au milieu des cris des gens qui, condamnant une femme surprise en plein adultère, cherchaient en même temps à le mettre à l'épreuve et à trouver matière pour l'accuser (Jn 8,1 ss.). D'abord, Jésus n'a rien dit ; se baissant, il s'est mis à écrire avec son doigt sur le sol. Car il n'y a pas de lieu pour une parole vraie quand on se dispute et s'accuse mutuellement. Les oreilles

sont fermées à la parole qui pourrait ouvrir la communication et les yeux ne voient que ce que le cœur endurci veut condamner. Seule la vérité peut dans ces cas là vaincre la fermeture. Et cette vérité doit être dite, même sans la garantie préalable qu'elle soit acceptée par chacun comme la lumière.

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre ! » Cette parole confronte les accusateurs à eux-mêmes ; elle leur donne la possibilité de comprendre que les accusations et les condamnations ne procurent rien de bon, ni la conversion du cœur ni le respect de la loi de Dieu. Par contre, la parole de Jésus adressée à la femme adultère ouvre une nouvelle perspective : « Je ne te condamne pas ; va, ne pèche plus ! » C'est cette femme, et elle seule, qui a entendu la parole de Dieu. Ceux qui écoutent vraiment la Parole sont peut-être finalement peu nombreux, que ce soit à l'époque de Jésus ou aujourd'hui dans l'Eglise. Peu de dialogue, beaucoup de bruit, d'accusations et de condamnations qui éloignent la parole de Dieu du cœur des hommes.

Le silence de Dieu, aujourd'hui comme toujours, est peut-être l'envers du bruit et du vacarme de l'Eglise et du monde. On n'entend plus que soi-même.

Le « lieu » de Dieu

Notre expérience du silence de Dieu pourrait être l'expression d'une erreur de perspective : d'où Dieu nous regarde-t-il ? D'en haut, comme le Très-Haut, le Seigneur des seigneurs d'ici-bas ? On a raison d'en douter. Une fois pour toutes, la perspective de Dieu est celle de Jésus qui lave les pieds de ses disciples (Jn 13), comme s'il voulait dire : Dieu lave les pieds de toutes ses créatures.³

3 • Autrefois, en Orient, c'était un geste de bienvenue envers l'hôte : on se mettait à genou devant lui pour lui laver les pieds et, ainsi, on le regardait de bas en haut.

S'il est vrai que « par son incarnation le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme », qu'« il a travaillé avec ses mains d'homme, pensé avec une intelligence d'homme, agi avec une volonté d'homme, aimé avec un cœur d'homme » et qu'« il est vraiment devenu l'un de nous » (*Gaudium et Spes* 22), il faut conclure que Dieu nous regarde d'en bas.

Cette nouvelle perspective divine nous est révélée pour que nous l'adoptions et la mettions en pratique : « Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous » (Jn 13,15). Une perspective divine, hélas ! trop souvent oubliée dans l'Eglise comme dans le monde. Or qui dit perspective dit aussi direction : une fausse direction ne permet pas de bien voir ni de bien entendre. Une seule fois Dieu a regardé sa créature d'en haut : depuis la croix du Christ, le lieu par excellence d'une expérience écrasante, de l'absence et du silence de Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34).

L'intervention de Dieu

Ce cri marque la fin de celui qui durant toute sa vie est resté fidèle à Dieu, comme Job avant lui. Tous deux doivent supporter le silence écrasant de Dieu. De fait, ce silence est le signe de son absolue altérité. En disant à Dieu leur douleur, Jésus et Job reconnaissent son infranchissable altérité, mais, en même temps, ils confrontent Dieu avec lui-même et ouvrent la voie à une action divine.

Cette action appartient à Dieu ; elle est l'expression de sa liberté et de sa toute-puissance qui, touchée par la prière de sa créature, n'en reste pas moins libre.

Les paroles de Job et de Jésus disent certes un espoir déçu, mais du moment qu'elles sont adressées à Dieu, elles lui offrent l'occasion de se montrer autre, de sortir de son silence et d'intervenir. A une condition cependant : que les paroles adressées à Dieu soient l'expression d'une expérience vécue. Ces paroles sont dites à *Dieu contre Dieu* ; elles font appel à lui, elles lui demandent de sortir de son altérité. Et il le fait, donnant raison à Job contre ses amis plus « sages ». C'est Job qui a parlé de Dieu « avec droiture », et pas les sages qui ont voulu justifier Dieu contre Job (42,1-9).

Chez Jésus, la réponse à son cri est la résurrection. C'est elle qui exprime l'altérité de Dieu. En intervenant, Dieu rompt son silence. Mais son intervention ne peut être perçue que par celui qui croit que Dieu est capable d'agir autrement que le laissent entendre ses idées préconçues sur Dieu. La croix apparaît alors comme l'arbre nouveau de la vie où le Christ a ouvert ses bras pour embrasser le monde.

Cette réponse nous offre une nouvelle connaissance de Dieu et du monde et ouvre la possibilité d'une nouvelle compréhension des relations entre le Créateur et sa créature. A condition que les perspectives et la direction de notre regard et de notre écoute soient accordées. Alors le silence de Dieu peut devenir l'expression d'une plénitude inexprimable, et non d'une absence écrasante.

Même si ce silence est ressenti comme une absence, c'est toujours l'altérité de Dieu qui est en jeu. Il garde sa capacité inouïe d'intervenir en faveur de celui qui, comme Job ou comme Jésus sur la croix, ose lui dire la vérité de son expérience.

Stj. K.